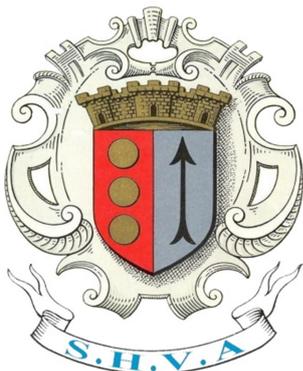


# AUBERVILLIERS

## LES VERTUS À TRAVERS LE TEMPS



Œuvre de Armando Capretti



**SOCIÉTÉ D'HISTOIRE**

**Novembre 2021 – N° 101**





## SOMMAIRE

- **Hommage à Jacques Dessain**
- **C'est son histoire (4) : Jacques Dessain**
- **La fête de l'ouverture du canal Saint-Denis**  
dimanche 13 mai 1821
- **Ils étaient 800 : 800 logements pour des milliers d'habitants**
- **André Bonetto : portrait d'un Italien de la Petite Espagne**
- **Le commissaire Favard : un homme honnête**

---

Aubervilliers a perdu une autre figure marquante de la vie de la commune :

Jo Dauchy est décédé le 11 octobre 2021 à l'âge de 88 ans. Originaire du Nord, il habitait Aubervilliers depuis 1955. Il fut entraîneur de basket, directeur adjoint du Service des sports d'Aubervilliers, secrétaire général du CMA et l'homme qui a développé le football à 7. Toutes nos sincères condoléances à sa famille.

*En couverture :*

*Le canal et le pont du Landy, sources d'inspiration pour Armando Capretti (1949-2021).*



**Jacques Dessain**  
(26 février 1928 - 13 septembre 2021)

# À JACQUES DESSAIN

Par Claudette Crespy

J'ai connu Jacques, en octobre 2000, dans un car de la ville, pour ma première sortie avec le club de randonnée pédestre. Je me souviens avoir trouvé cet ancien directeur d'école très impressionnant. Lui, avait déjà sillonné la France sur les GR en solo, avec Louissette, avec ses copains, Louis Dubois, Gérard Congé, Alain Desplanques, et bien d'autres. Débora Jeanneret, lorsqu'elle était enfant, accompagnait parfois sa mère au club, un peu contre son gré, mais savait qu'elle y retrouverait Jacques, ce grand Monsieur qui racontait des histoires faisant oublier les kilomètres...

Puis, Jacques, pendant des années, m'a entraînée avec un petit groupe d'amis sur les chemins du Vexin, avec pots de peinture (blanche et rouge) et taille-haies. Il s'agissait d'entretenir, pour la Fédération de rando, un secteur de 36 kilomètres de chemins balisés. « *Attention, pas de coulures SVP...* ». Mais ces sorties avaient une autre activité et de la plus haute importance : le choix du restaurant pour le déjeuner - de longues discussions très animées avec ses acolytes Jean Paganardi et Jacques Lenczner.

Encore plus tard, lorsque j'ai pris ma retraite, il m'a parlé du 70 rue Heurtault, la ferme Mazier. « *À la Société d'Histoire, on a besoin de bénévoles, cela peut être une bonne occupation pour toi* ». Il avait dit vrai.

Je remercie aussi Jacques d'avoir su me distraire pendant le premier confinement de mars 2020... 480 pages remplies de son épouvantable écriture à déchiffrer et transcrire. Il s'agit du récit de sa vie depuis son enfance au cours préparatoire à Jean Macé, jusqu'à sa retraite de directeur, également à Jean Macé. Mais ce texte m'a permis de découvrir un nouveau Jacques et son très grand amour du métier d'enseignant, son respect pour les enfants, tous les enfants. Avec Jacques, la chanson de Prévert « *Gentils enfants d'Aubervilliers, gentils enfants du monde entier* » prend tout son sens. Dans les écrits de Jacques il y a aussi quelques passages surprenants, comme le chapitre sur sa proposition de réforme de l'écriture du français, le récit des séjours en classe de neige, et bien d'autres choses.

Mais Jacques, c'est aussi une des mémoires de l'histoire de la ville avec cette belle association, qu'il a fondée avec Alain Desplanques et Claude Fath en 1979. Il en a été le Président pendant neuf ans et y est resté actif jusqu'à l'arrivée de la Covid-19.

Jacques, c'est des recherches aux archives municipales, départementales, nationales, aux archives militaires de Vincennes pour trouver un nom, vérifier une date, et écrire sept ouvrages sur la ville, portant sur la période de 1060 à 1871. Il n'a pas eu le temps de terminer l'histoire.

Il y a aussi un Jacques optimiste, d'une volonté extraordinaire, un Jacques parfois ronchon, tête, ne lâchant rien sur ses idées et convictions. Le « *miracle d'Aubervilliers* » était son cheval de bataille, sujet sur lequel les bénévoles de l'association aimaient bien le taquiner.

Jacques aimait la bonne chère, le bon vin - le rouge, pas le blanc -, mais il ne fallait jamais oublier qu'il ne supportait pas les oignons, l'ail, l'échalote. Par contre il n'hésitait pas à faire un détour de plusieurs kilomètres lors de nos balades pour aller acheter du bon chocolat - noir bien entendu.

Jacques était également connu pour ses convictions politiques et syndicalistes. Jacques a eu une vie longue et riche. Il peut en être fier. Nous pouvons être fiers de lui.

Au nom de tous les amis de la Société d'Histoire, un grand merci Jacques.

Cimetière communal d'Aubervilliers, le 17 septembre 2021

 c c

## C'EST SON HISTOIRE (4)

Pour ce bulletin, j'ai choisi quelques extraits du texte de Jacques Dessain, dans lesquels il parle avec clairvoyance et tendresse de ses élèves. Pour l'année 1953-54, à sa demande, Jacques Dessain accueillera, entre autres, sept enfants venant du C.P. capables de « sauter » le CE1, ainsi que huit enfants redoublant le CE2. Ce fut sa première tentative pour réduire l'échec scolaire : créer un amalgame de niveau. En 1956-57, notre instituteur opte pour une « classe faible », avec un grand désir de faire réussir tous les élèves.

Voici donc quelques souvenirs d'enfants en difficultés scolaires ou familiales, ou simplement des enfants différents.

### *Claudette Crespy*

*Un élève du CE qui était gaucher et au cours préparatoire, on lui avait attaché le bras gauche pour l'obliger à écrire de la main droite. Quand je lui expliquais qu'il était préférable de suivre l'usage courant, mais que s'il ne pouvait pas, qu'il se serve de sa main gauche : ce fut une délivrance.*



*Enseignants du nouveau groupe scolaire Gabriel-Péri.*

*Les deux frères maintenant, Alain et Gérard. Comme ce n'étaient pas des jumeaux, l'un était forcément en retard sur l'autre ; c'était Gérard qui avait deux ans de plus, était taillé à la serpe alors qu'Alain de traits plus fins, était aussi un très bon élève. Un jour, Alain m'amena une poésie qu'il avait écrite. Je commençai à peine une évolution vers une pratique nouvelle de cette composante artistique de la littérature. Je fus surpris et charmé car de ce texte se dégagait une certaine poésie, même s'il faisait des emprunts manifestes à des lectures ou poésies apprises. J'ai vu mieux depuis, mais je le cite avec son orthographe car c'était le premier, et écrit par un enfant de 9 ans non préparé à cet exercice (et d'une classe considérée comme faible).*

*« A ! Ce grand vent d'automne qui dépouille les feuilles des arbres  
Les forêts sont tristes  
A ! Le grand vent d'automne  
Peu à peu les pétales des fleurs se détache  
Et s'envole au vent d'automne  
Qui senvole senvole dans le ciel gris  
A ! Ce grand vent d'automne »*

*Je lus ce texte à voix haute et complimentai Alain.*

*Peu de jours après, Gérard m'amena un texte sur le même sujet, mais bien plus pauvre (et plus court). D'instinct, je me dis qu'il fallait faire comme pour son frère. Je le félicitai aussi, lus son texte à la classe et le rangeai avec celui de son frère. Je le revois encore me demandant « vous le gardez ? » et sur ma réponse affirmative, une lueur de joie profonde apparaitre dans son regard.*

*Je fis à partir de là, le maximum pour l'encourager, surtout à haute voix devant les autres. L'histoire idyllique voudrait qu'à partir de là, ses résultats deviennent excellents, mais ce serait*

*enjoliver la réalité. Il s'intéressa plus à la classe et fut moins brutal avec ses camarades. C'était déjà cela, et il put quand même passer en CM2.*

*Il me faut aussi parler de ceux qui m'ont le plus fendu le cœur, Claude et Gilbert, pratiquement livrés à eux-mêmes avec une mère alcoolique, que le grand devait parfois relever du ruisseau et trainer jusqu'à leur cabane. Je les revois les jours de gel, venir pieds nus dans des chaussures trop grandes pour eux. Je leur fis prendre quelques douches pour enlever la crasse qui les recouvrait et aussi les calmais, car ils étaient agressifs. La décision avait été prise de les enlever à leur mère et de les placer. Cela, je l'ignorais, et un jour, le Directeur entra dans la classe accompagné de trois inspecteurs de police. Les deux gamins devaient savoir de quoi il en retournait car je lus un regard de résignation et de soulagement chez le plus grand, mais le plus petit tenta de se sauver. J'eus envie de maintenir un contact avec eux, mais je ne sais pas si l'on m'aurait renseigné et peut-être valait-il mieux qu'ils coupent carrément avec ce passé.*

*Et je voudrais terminer la chronique de cette année par un gros plan sur un élève Mohammed. C'était un élève que j'avais pour la deuxième année. Ses résultats scolaires n'étaient pas fameux. [...] Il redoubla une ou deux classes. Bref, un élève en situation d'échec scolaire. Je le retrouverai plus tard, comme chauffeur de car à la ville.*

*Il avait donc déjà passé tous ses permis avec succès, savait ce qu'il y avait dans un moteur (je l'ai vu trouver une panne et réparer sur place, car j'ai effectué plusieurs milliers de kilomètres avec lui). [...] Mais, en plus, il avait la passion des sports aériens. Il construisait lui-même les U.L.M. avec lesquels il volait.*

*Il était devenu moniteur dans un aéro-club, faisait du parachutisme (il me proposa même d'effectuer un saut avec lui. Je déclinais l'offre, lui disant en riant, qu'il en profiterait pour se venger des années où il m'avait subi). Il profitait de l'attente de ses passagers pour courir ou marcher dans la nature. [...] Il m'apparut que cet élève était transformé hors de l'école.*

*Je pense qu'avec un peu plus d'expérience, j'aurai pu davantage lui venir en aide au plan scolaire, mais nous manquions de formation, de temps pour réfléchir sur notre métier, d'échanges pour avancer. Mais surtout, si je signale cet exemple, c'est pour montrer :*

- 1. que nul n'est condamné par des résultats scolaires médiocres comme on a trop tendance à le penser.*
- 2. que notre enseignement qui ne sait pas détecter toutes les possibilités d'un enfant est à revoir.*
- 3. qu'un individu peut évoluer toute sa vie.*

*À suivre...*



**Extraits de "50 rentrées dans le 9.3."  
de Jacques Dessain**

 CC-JD

# LA FÊTE DE L'OUVERTURE DU CANAL SAINT-DENIS

## Dimanche 13 Mai 1821

*Par Jean-Louis THOMAS*

**L**e terme d'inauguration a rarement été utilisé à l'époque. On parlait de fête de l'ouverture du canal. Mais, plutôt que de fête, nous devrions parler de fêtes (au pluriel). La fête de l'ouverture du canal Saint-Denis devait clôturer une semaine festive organisée dans le cadre du baptême du prince Henri d'Artois, duc de Bordeaux. Nous allons remonter un peu le temps pour comprendre le contexte de ces fêtes.

### Henri d'Artois, duc de Bordeaux

Henri Charles Ferdinand Marie Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, est le fils de Charles Ferdinand d'Artois, duc de Berry, qui fut assassiné dans la nuit du 13 au 14 février 1820 par un Bonapartiste qui voulait ainsi détruire la souche des Bourbons. Cependant, la duchesse de Berry était enceinte et accoucha aux Tuileries, sept mois et demi après son veuvage, le 29 septembre 1820, du petit Henri. Celui-ci devient ainsi le futur héritier tant espéré du trône. Le petit Henri est alors appelé « l'Enfant du Miracle ».

Il est le petit-fils de Charles X, qui devint roi en 1824. En 1830, Charles X dans son acte d'abdication, et suite à la renonciation du dauphin (Louis XIX, titre jamais porté) désigne le duc de Bordeaux comme successeur sous le nom de Henri V. Le jeune Roi Henri V, n'a que 9 ans, et n'exercera jamais ses fonctions : en effet, le duc d'Orléans devient Louis-Philippe, Roi des Français, à la suite des Trois Glorieuses (trois jours de Révolution) et l'instauration de la Monarchie de Juillet. Henri V resta prétendant à la Couronne de France, mais préféra, tout au long de sa vie, par humilité, utiliser le titre de Comte de Chambord. Nous allons comprendre pourquoi.

### Le baptême du duc de Bordeaux

Ainsi donc, depuis plusieurs mois, le Royaume (nous sommes au cours de la Seconde Restauration de la Monarchie) est en ébullition et Louis XVIII prépare activement le baptême de Monseigneur le duc de Bordeaux. Le programme des réjouissances va bien au-delà d'un simple baptême. Louis XVIII souhaite en effet profiter de ce baptême pour renouer avec la ferveur populaire. Des fêtes et réjouissances publiques sont organisées dans tout le pays sous la poussée des Préfets et des Maires. L'Enfant du Miracle est fêté avec la solennité et le faste d'un sacre.



*Baptême du duc de Bordeaux*

Précédemment, Louis XVIII avait lancé une souscription en faveur du nouveau-né, là aussi avec la participation active des Préfets et des Maires. La collecte fut si bonne qu'elle permit l'acquisition du Château de Chambord qui fut donc « offert » par le peuple au duc de Bordeaux. Celui-ci préférera ensuite utiliser le titre de courtoisie de Comte de Chambord, plutôt que duc de Bordeaux, Henri d'Artois ou même Henri V.

Louis XVIII souhaitait que ces fêtes soient somptueuses et populaires. Les fêtes devaient se terminer par l'ouverture du canal Saint-Denis le dimanche 6 mai.



*Berline de baptême du Duc*

Le baptême a lieu le mardi 1<sup>er</sup> mai 1821 en l'église métropolitaine de Notre-Dame à Paris. Malgré son état de délabrement, Notre-Dame pour la circonstance présente ses plus beaux atours : drapage, mise en scène, décors qui sont en fait des cache-misère. La ville est pavoisée et un cortège de vingt-sept carrosses s'ébranle des Tuileries jusqu'à Notre-Dame. Une berline a spécialement été construite pour le transport de l'enfant royal. Le parrain et la marraine sont le duc et la duchesse d'Angoulême, oncle et tante de l'enfant.

Seize orphelines venant des douze arrondissements de Paris, mariées du jour, assistent à la cérémonie de baptême et sont présentées au Roi à la sortie de l'église ; une distribution est faite aux indigents : colis contenant une bouteille de vin, un pâté et un pain de deux livres (37 445 bons sont ainsi alloués) ; l'admission extraordinaire dans les hospices de vieillards et indigents à raison de dix par arrondissement est organisée ; L'Hôtel-de-Ville, les mairies et les édifices et établissements publics de la ville de Paris sont illuminés. Un feu d'artifice est tiré du Pont Louis XVI (devenu pont de la Concorde en 1830).

Les jours suivants, les festivités continuent. A l'Hôtel-de-Ville, un banquet est donné. Leurs Altesses Royales les princes et princesses de la famille royale et Leurs Altesses Sérénissimes les princes et princesses du sang viennent honorer de leur présence ce banquet, clôturé par des concerts et un bal. Les édifices de Paris sont illuminés par des lanternes et verres de couleur. Des jeux, spectacles et divertissements publics sont donnés aux Champs-Élysées : douze orchestres, des théâtres de danseurs, de vaudevilles, parades... Un bouquet d'artifice est tiré sur l'emplacement du Jeu de Paume. Une distribution publique de vin, comestibles et dragées est organisée : douze fontaines de vin et six buffets sont installés. L'avenue des Champs Élysées est illuminée en festons et guirlandes.

Des bals pour les corporations sont organisés dans les marchés parisiens. Des viandes et rafraichissements sont fournis pour chacun de ces bals. Une fête militaire est donnée à l'Odéon et le corps municipal offre une fastueuse réception aux députés des bonnes villes.

Pendant toute cette période, des poèmes, stances, odes et épîtres sont écrits en l'honneur du prince. Entre autres, un jeune poète de 19 ans, écrit une ode : en voici deux vers signés Victor Hugo :

[...] Son nom seul a calmé nos tempêtes civiles ;  
Ainsi qu'un bouclier, il a couvert les villes ; [...]

### **La fête d'ouverture du canal**

**Dimanche 6 Mai** - Une fête spécialement dédiée à cet évènement doit être organisée tant sur le bassin de la Villette que sur toute la ligne du canal jusqu'à Saint-Denis. Les eaux sont déjà dans le canal entre le bassin de la Villette et la Seine. L'eau est tenue à une hauteur invariable pour qu'un bâtiment venu du Havre n'éprouve aucune difficulté. Des charpentiers sont occupés en grand nombre à préparer les canots et embarcations légères destinées aux fonctionnaires publics. Des estrades sont élevées autour du bassin de la Villette pour les places d'honneur et les orchestres de danse et d'harmonie.

Le Préfet de la Seine, le comte de Chabrol, s'adresse au Roi le 4 mai : « Nous allons fêter ce jour solennel en ouvrant le canal de Saint-Denis, qui évite au commerce des lenteurs, des dépenses et des dangers ». Le Roi Louis XVIII répond au Préfet : « Je reçois toujours avec une nouvelle satisfaction les félicitations de ma bonne ville de Paris. Ces utiles entreprises seconderont puissamment la prospérité de ma capitale, qui m'est si chère ».

Il est ici à préciser que ni le Bassin de la Villette, ni le canal Saint-Denis ne font partie de la Ville de Paris : le bassin et les quatre premières écluses sont situés sur la commune de La Villette, qui ne

sera annexée à Paris qu'en 1860. Quant à la concession des canaux, elle a été cédée par la ville de Paris en 1818 à une compagnie privée. Mais la construction des canaux devait servir les Parisiens...

L'ouverture du canal Saint-Denis se trouve reportée au tout dernier moment. La fête du 6 mai est annulée et repoussée au dimanche 13 mai. Le décès de Napoléon Bonaparte à Sainte-Hélène ne semble pas être la cause de ce report (la fête aurait pu être ressentie par les Bonapartistes comme une provocation), mais Napoléon est mort le 5 mai 1821 à 17 H 49 et Le Journal de Paris indiquait dans son édition de ce même 5 mai (donc avant la mort de Napoléon) que la fête de l'ouverture du canal était remise au 13 mai. En fait, ce report semble dû à un simple retard des travaux. Le 3 mai, Louis XVIII déclarait : « J'apprends avec une grande satisfaction que les travaux du canal Saint-Denis touchent à leur fin »... Donc n'étaient pas terminés !

**Dimanche 13 mai 1821** - La fête de l'ouverture du canal peut enfin se tenir. Le programme est très précis et empli de symboles et de marques révérencieuses.

La Préfecture de la Seine tient à bien calibrer cette fête et donne par voie de presse les consignes pour le bon déroulement de cette fête : « Les personnes qui ont reçu des billets d'invitation pour la fête d'ouverture du canal Saint-Denis, qui aura lieu aujourd'hui dimanche, sont prévenues que les loges N° 1 et les bateaux numéros impairs sont placés sur la gauche du bassin, côté de la Villette ; et que les loges N° 2 et les bateaux numéros pairs, sont à la droite du bassin, côté de la route de Pantin ».

Autre avis très important : « Le public est prévenu que les abords des écluses et des ponts présentent des dangers en cas de foule et qu'il pourrait y arriver des accidents graves si l'on voulait enfreindre les mesures prises pour en écarter l'affluence. Il est défendu, sous les peines portées par les lois, de traverser les champs de culture, et de commettre aucune dégradation sur les travaux et talus du canal. Les personnes prises en contravention seront arrêtées et conduites devant les autorités locales ».

Un énorme aérostat retenu captif à 46 pieds de haut devait être installé à l'embouchure du Grand bassin de la Villette. Il était prévu qu'un petit bâtiment puisse passer sous l'aérostat.

Quatre orchestres sont installés sur les deux rives du bassin de la Villette.

À une heure, le Préfet Chabrol, le président du corps municipal et le corps municipal se rendent au bassin. Une tente a été préparée pour recevoir les ministres et les ambassadeurs.

À deux heures, Les Altesses Royales Monsieur (Comte d'Artois, frère du Roi Louis XVIII), Madame (Marie-Thérèse de France, fille de Louis XVI, duchesse d'Angoulême, marraine du duc de Bordeaux), Madame la duchesse de Berry (mère du duc de Bordeaux) et Monseigneur le duc d'Angoulême (Louis-Antoine d'Artois, époux de Marie-Thérèse de France, parrain du duc de Bordeaux, neveu du Roi Louis XVIII, fils du futur Charles X, et futur Louis XIX, s'il était parvenu au Trône) arrivent au bassin de la Villette. Ils participeront aux festivités pendant deux heures.



*Dessin de V. Adam – Probable représentation de la fête de l'inauguration du canal Saint-Denis (le bassin de la Villette et la Rotonde en arrière-plan)*

Des courses et des jeux nautiques commencent à l'arrivée des autorités. Des prix sont distribués aux vainqueurs. À la suite des jeux, à trois heures moins le quart, les princes sont montés dans le canot d'honneur (le navire ponté *Ville de Paris*). Le bassin de la Villette est traversé aux cris de « Vive le Roi ! Vivent les Bourbons ! ». Le canot se rend à la première écluse. Des salves d'artillerie annoncent l'ouverture de la porte d'amont.

Deux bateaux, dont l'un chargé de pierres destinées aux travaux du canal Saint-Martin, franchissent les deux écluses accolées et entrent dans la gare du canal de l'Ourcq.

Les barques et bateaux du cortège entrent dans les deux sas d'écluses et descendent à la première gare qui forme le bief des troisième et quatrième écluses, avant le pont de la route de Flandre.

Un grand bateau, arrivé du Havre par la Seine, chargé de marchandises, franchit les troisième et quatrième écluses pour arriver à la gare au bief de partage des quatre premières écluses.

Le cortège se rend ensuite, en passant par les deux sas et sous le pont de Flandre, dans le cinquième bief, où un bateau de Rouen franchit la cinquième écluse.

À la sixième écluse, entrée d'un bateau de Soissons, arrivé par la rivière de l'Aisne.

À la septième écluse, un bateau de Compiègne, chargé d'approvisionnements pour Paris, s'élève pour arriver au sixième bief.

À la huitième écluse, un bateau de charbon de la Belgique et du Nord.

À la gare de Saint Denis, quatre mâts de cocagne sont placés avec des prix à distribuer.

Les ponts-levis des dixième et douzième écluses, en Seine, sont manœuvrés.

Un bateau de vins du Midi passe les deux écluses accolées (neuvième et dixième), tandis qu'un bateau du Nord monte de la Seine dans les onzième et douzième écluses.

Le canal Saint-Denis est ainsi présenté dans les colonnes du Journal de Paris : « Par cette nouvelle route ouverte à la circulation, les bateaux se seront élevés d'environ cent pieds pour arriver de la Seine au Bassin de la Villette. Le trajet se fait sans efforts en cinq heures, et épargne au commerce trois jours de navigation, plus de moitié des frais, et les risques de passage des ponts de Neuilly, Saint-Cloud, Sèvres et Paris. Le canal de Saint-Denis est d'une grande importance pour la prospérité de la ville de Paris. Cette nouvelle communication offrira de nombreuses facilités au commerce et à l'industrie ».

La fête de l'ouverture du canal engendra nombre de poèmes. André de Nanteuil, jeune poète qui n'atteignit pas la célébrité de Victor Hugo, écrivit ces vers :

[...] Enfin c'est aujourd'hui qu'on célèbre ta fête,  
Dieux des eaux ! Sur ces bords quelle pompe s'apprête ?  
La rame, remplaçant le soc agriculteur,  
Ouvre un autre élément sous ton trident vainqueur ;  
Le commerce, brisant le nœud qui le captive,  
Comme un jeune arbrisseau va fleurir sur ta rive. [...]

Une cantate a également été écrite par Jules Lemaire, mise en musique par Joseph Daussoigne, et exécutée devant Leurs Altesses Royales pour l'ouverture du canal.

Durant cette journée du 13 mai 1821, la température est fraîche (6° le matin, 15° l'après-midi), le temps maussade contrarie les festivités. Cependant, le feu d'artifice prévu fut bien tiré depuis le bassin de la Villette et se termina par l'« allégorie du berceau royal ».

Ces fêtes du canal avaient été organisées par Jules Lemaire (Grands travaux publics du département de la Seine) et par Georges Tom Hainguerlot (commissaire de la Compagnie des Eaux).

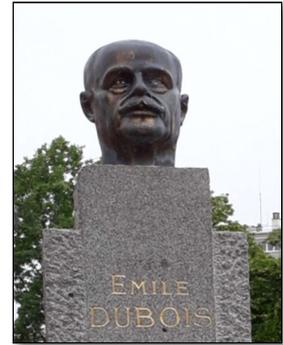
Le 14 et le 15 mai, les divertissements ont continué sur le canal et le mercredi 16 mai 1821, le canal était livré au transport et au commerce. La vraie vie du canal Saint-Denis pouvait commencer.

Louis XVIII meurt trois ans plus tard, sans avoir pu inaugurer les deux autres canaux : le canal Saint-Martin et le canal de l'Ourcq (inaugurés en 1825). Louis XVIII est inhumé à la Basilique Saint-Denis, à deux pas du canal Saint-Denis, qu'il avait ainsi voulu fêter.  J L T

# ILS ÉTAIENT 800

## 800 logements pour des milliers d'habitants

Par Claudette Crespy



**N**ous étions dans les Trente Glorieuses, en plein baby-boom, les usines, les ateliers tournaient à plein régime. Des travailleurs arrivaient des provinces, des Antilles, de l'étranger... ils trouvaient à se loger, au mieux dans les immeubles insalubres, au pire dans les bidonvilles...

Un grand projet d'habitations à loyer modéré est proposé par le maire Émile Dubois : un ensemble de 800 logements.

*« Expérimentale, privilégiant l'industrialisation et la préfabrication, cette procédure consiste à regrouper plusieurs maîtres d'ouvrage, pour faire travailler les mêmes entreprises de gros-œuvre et de second-œuvre, afin de diminuer le coût de la construction. L'opération des « 800 logements » d'Aubervilliers fait donc partie de ce dispositif qui va permettre d'accélérer le rythme de la construction au niveau national ».*

C'est André Karman, nouveau maire, qui présidera l'inauguration officielle, le 21 septembre 1958, de la cité « Émile-Dubois ».

Les immeubles sont longés par des allées qui se trouvent de part et d'autre de la rue Danielle-Casanova, non loin du carrefour du Fort. Elles portent des noms de résistants albertvillariens : Pierre Prual, Gabriel Rabot, Charles Gersperrin, Georges Leblanc et Albert Girard. Cette dernière allée fait exception, car elle donne sur la rue Léopold-Réchossière.

Les logements se répartissent sur plusieurs bâtiments de 4 étages, et 5 pour l'allée Girard. Le rez-de-chaussée est constitué d'un grand hall, et de caves, il n'y a pas de sous-sol. Il faut monter les 8 premières marches pour accéder aux deux premiers logements. Ceci explique que les logements du haut se trouvent au 4<sup>ème</sup> 1/2 ou 5<sup>ème</sup> 1/2 pour l'allée Girard.

Puis on remarque très vite la cage d'escalier : très large, avec des marches de pierre qui montent en colimaçon. Quatre marches, un petit palier, encore quatre marches, un petit palier avec deux portes pour deux appartements. Et ça recommence, quatre marches, petit palier, quatre marches, petit palier et deux appartements, et ce jusqu'en haut avec les deux derniers logements.

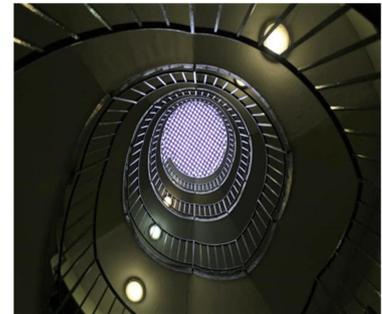
Cet escalier est généreusement coiffé par une grande verrière qui illumine le tout. Les visiteurs disent souvent (enfin, les moins jeunes !) : *« ça ressemble aux escaliers des immeubles vus dans les films de Vittorio De Sica ».*

Pas d'ascenseur donc, mais des marches bien proportionnées qui se montent facilement.

Là, on a même entendu : *« Frustrant cet escalier, arrivé en haut, je ne suis même pas essoufflé ! ».*



En descendant



En montant

À l'origine, les appartements étaient tous les mêmes, trois pièces : une petite entrée, une cuisine, un séjour avec parquet, ouvert sur une seconde pièce, un couloir qui mène à une chambre. Depuis l'entrée, les toilettes et une mini salle de bains avec, à l'origine, une baignoire sabot. Mais le plus curieux dans cette salle de bains, c'est son mur arrondi... Arrondi, car derrière, eh bien, c'est l'escalier rond !

Au fil des décennies, les locataires ont aménagé les appartements, séparé ou non la pièce du séjour, remplacé la baignoire sabot par une douche, etc. Des travaux ont bien sûr été faits par l'Office HLM, avec, entre autres, l'isolation et le remplacement des fenêtres à bascule.

Une autre curiosité, c'est le chauffage. L'énorme chaudière se trouve rue Casanova, et à l'aide d'un circuit de tuyauteries enterrées, elle envoie l'eau chaude dans toutes les allées, même 500m plus loin, vers l'allée Albert-Girard. C'était le début du chauffage urbain et par le sol.

Les familles grandissent mais pas les logements. Mais si ! Dans les années 1990, certains appartements sont transformés, pour devenir des duplex. On relie simplement deux appartements par un escalier venu s'accrocher sur la façade extérieure de l'immeuble, idée pas spécialement esthétique, mais astucieuse.

Depuis son inauguration également en 1958, les nombreuses générations d'enfants de la cité Émile-Dubois ont joyeusement contribué à remplir le groupe scolaire Paul-Langevin/Joliot-Curie.



Un centre commercial a également été construit. Pendant de longues années, il sera rond lui aussi, avant d'être amputé d'une partie de sa circonférence.

En 1961, on a peu de machines à laver le linge, mais beaucoup d'idées. Alors, on y ouvre la première laverie automatique d'Europe... « Taxi Lav ».

Ces dernières années, certains bâtiments des 800 ont été « raccourcis », pour laisser place à de nouvelles constructions dont l'école maternelle Angela-Davis. Cette dernière était devenue nécessaire pour pouvoir soulager la maternelle Jean-Perrin de la rue Henri-Manigart.

Ils étaient 800, ils ne le sont plus. Dans quelques temps, d'autres bâtiments de la cité Émile-Dubois doivent être démolis. Ils laisseront la place à de nouveaux projets, dans le cadre de l'aménagement du quartier du Fort et de l'avenue Jean-Jaurès.



Sources :  
Archives municipales,  
Aubermensuel

Et justement, en parlant  
des 800...

Nous vous rappelons le livre touchant et poignant de **Jean-Marc Caron** « **Les Enfants de la Pouillerie** » présenté dans notre bulletin N°100.

Et nous vous informons de la très intéressante exposition proposée par l'AMULOP (Association pour un Musée du Logement populaire) qui se tient **jusqu'au 30 juin 2022** à la **Cité Émile-Dubois, Allée Groperrin à Aubervilliers**  
Sur réservation : [amulop.org](http://amulop.org) ☐ c c

# ANDRÉ BONETTO

## Portrait d'un Italien de la Petite Espagne

Par Anne-Marie Morice



*André (ou Dédé) Bonetto a quitté sa rue Émile-Augier pour vivre maintenant à l'EHPAD d'Aubervilliers. Il est né en 1927 à Aubervilliers sur la rive gauche du canal, dans le quartier baptisé la « Petite Espagne », faisant aujourd'hui partie du Landy. Dans ce microcosme, à l'habitat informel, vivait aussi la communauté italienne, arrivée avant même les Espagnols. L'histoire de la famille Bonetto est emblématique de la façon dont les habitants se sont organisés, à proximité des opportunités d'emploi, en marge de la ville, dans l'urgence, l'expérimentation, la solidarité et le pragmatisme.*

**L**a famille est originaire de Verolengo en Italie rurale, au nord de Turin. Côté maternel, le grand-père d'André, Natale Mezzo né en 1872, épouse Maddolena (Madeleine) Frola en 1898. Ils auront cinq enfants, dont Thérèse née en 1903, mère d'André Bonetto. Natale et Maddolena Mezzo s'installent à Aubervilliers, d'abord 9 rue Henri-Murger, puis la famille s'agrandit.



*Maddolena Mezzo (en arrière-plan), sa fille Thérèse (sur le vélo) et la famille – Années 1920*

Côté paternel, Luigi Bonetto, père d'André, a perdu ses parents à sept ans et connu l'extrême pauvreté. Placé chez un gros fermier, il va à l'école le matin, travaille toutes les après-midis, mange les restes. Il dort dans le foin de l'étable avec un sac pour couverture. Il était également né à Verolengo, en 1901. Après son service militaire dans les douanes, Luigi comprend qu'il ne pourra trouver un emploi stable que s'il adhère au parti fasciste en plein essor, ce qui, selon Michel Bonetto, était « contraire à ses idées ». Il saisit l'opportunité de rejoindre son frère Gaetano en 1922 à Aubervilliers grâce à un contrat de l'entrepreneur BTP Fassiola, originaire de Verolengo, qui lui promet une « occupation durable » et lui fait des contrats successifs de 6 mois, 8 heures par jour, 6 jours par semaine, payés tous les 8 jours, le voyage à ses frais. Il bénéficiera des mêmes garanties accident du travail-maladie que les Français. Il trouve aussi à se loger rue Henri-Murger. Deux ans après, Thérèse et Luigi se rencontrent et se marient. André naît en 1927 et Luigi devient Louis en obtenant la nationalité française en 1939.



*Le 10 passage de la Justice en 2021*

Au 10 passage de la Justice, Maddolena et Natale achètent à Madame Donel un terrain attenant à la porcherie de M. Laude <sup>1</sup>. Une baraque en bois s'y trouve déjà, elle deviendra la base de la famille. Ils construisent des pièces supplémentaires et s'auto-organisent, élevant même quelques chèvres sur le terrain. Ils s'habituent à ces 25 m<sup>2</sup>. Natale en a enduit les murs de ciment pour les rendre plus solides et étanches. La maison comportait trois pièces, la cuisine au milieu et une chambre de chaque côté. On peut toujours la voir en passant la tête au-dessus du mur de clôture coiffé de glycines, à gauche de la maison principale repeinte aux couleurs du Sud. Maddolena et Natale y ont vécu

s'adaptant au manque de confort, jusqu'à leur mort en 1946 pour elle, en 1958 pour lui. Leur fils Joseph a pu construire à côté une maison en dur où il a vécu avec Jeannette ; leur fils Guy y a même passé ses premières années de mariage avant d'aller vivre au 20 rue Émile-Augier avec Mauricette qui y habite toujours.

A quelques mètres de là, le petit Dédé grandit 12 rue Émile-Augier avec ses parents Luigi et Thérèse dans une maison que Luigi et Natale ont auto-construite en dur en 1930 sur les fondations d'une vieille mesure insalubre en pisé dont ils n'ont conservé que la cave. La loi permettait de reconstruire à l'identique dans le respect des plans du cadastre. Ils pourront ajouter une surélévation. On entre par une courette, quelques marches mènent à la porte d'entrée. Au premier étage sont les chambres. Ils recyclent les portes, les fenêtres et même les briques des chantiers de démolition de la Plaine et de Paris. Avant les années 50, il faudra aller chercher l'eau à la fontaine au bout de la rue et il n'y a pas de tout-à-l'égout. Tout s'est régularisé ensuite, et la maison modeste mais solide a bien résisté au temps.

Le quartier de la Petite Espagne compte de nombreuses figures de héros. Par de multiples réseaux, la lutte contre la déshumanisation se corréle au politique et crée une conscience commune. Enfant, 12 rue Émile-Augier, Dédé voit des grands partir se battre en Espagne, puis assiste à l'arrivée des combattants de la Retirada qui pouvaient venir s'ils étaient accueillis par des parents vivant déjà dans ce quartier <sup>2</sup>. Il vend des broches « No Pasaran » pour aider les Républicains espagnols, en accroche même une sur sa blouse d'écolier. Une de ses institutrices est l'épouse d'Adrien Agnès, communiste qui habitait au 22 rue Émile-Augier et qui fut fusillé. Un autre copain d'André, Luca, rue Bengali, est le fils d'un célèbre combattant anarchiste. Luigi Bonetto réquisitionné pour le STO

<sup>1</sup> La porcherie se trouvait sur le Chemin de Grande Communication (actuel Quai Adrien-Agnès)

<sup>2</sup> cf Nathacha Lillo, *La Petite Espagne de la Plaine-Saint-Denis 1900-1980* (Éditions Autrement 2004)

s'enfuit et devient « réfractaire maquisard » le 15 novembre 1943. La police perquisitionne sa maison. Juste en face de chez lui, le café-épicerie « Chez Marius » tenu par Eugène sert de central téléphonique pour les habitués. À l'étage, à partir de 1947, vivent, dans un petit logement, sans confort et humide <sup>3</sup>, Francisco (dit Paco ou Tito) et Consolacion Asensi, héros des Brigades internationales et leur fils François, actuel maire de Tremblay-en-France. Tito anime une des plus importantes cellules du PCF de la ville. Il a donné son nom à une rue de Saint-Denis, tout comme Gaëtan Lamy à Aubervilliers, résistant fusillé, marié avec Marguerite (devenue Le Maut, du nom de son second époux), qui sera une élue municipale importante.

Dans les années 30-40, Dédé s'approprie la rue, le canal, les terrains vagues, les voies du chemin de fer industriel. Enfant, il joue dans les appartements de la rue Albinet, vides à la suite d'une opération immobilière ratée. Malgré l'anticléricalisme familial, il découvre le cinéma au patronage espagnol en voyant des *Laurel & Hardy*, et des *Buster Keaton*. Des petits bouts de nature permettent d'oublier les poussières de la ville. Un talus herbeux et des peupliers bordent le canal ; l'été c'est la plage pour tous face au Neptune, le club de natation ouvert au bout du Chemin de l'Échange. Il apprend à nager. Avec ses copains, il pêche les écrevisses à la tombée de la nuit, quand elles remontent au ras de l'eau. Ils font des petits sacs qu'ils vendent pour deux sous. Tout le monde s'active. André se souvient des cafés le long du canal, de Leblanc, dépôt de charbon à côté du Chantier de France où venaient s'approvisionner les marinières. Des grutiers qui s'arrêtaient dans les cafés. De la savonnerie de la Boucle. Les odeurs dégagées par les grandes usines, qui transformaient les résidus d'équarrissage en produits chimiques, l'ont marqué : « On prévoyait même le temps aux odeurs. On disait : tiens, le vent vient de tel endroit, il emmène telle odeur, on va avoir l'orage. Ou alors les odeurs vont sur Paris on va avoir du beau temps » <sup>4</sup>.

Il s'intègre bien à l'école Edgar-Quinet où il va jusqu'au certificat d'études. Puis il passe un CAP à l'école d'ajustage, rue Gambetta à Paris 19ème.



*École d'ajustage : André Bonetto est au deuxième rang, le premier à gauche*

Jeune adulte en balade sur la butte Montmartre, il repère la haute cheminée de Saint-Gobain, qui lui rappelle que son copain Pinguet s'est suicidé du haut de l'édifice. Mais les moyens de transport étant réduits, il reste plutôt dans la proximité du quartier. Tout le monde s'y connaît. Il y règne une ambiance de pays du Sud européen. Les femmes sortent leur chaise sur le trottoir, les gens s'interpellent, échangent les nouvelles, le soir les hommes s'arrêtent dans les cafés après le travail. André se souvient au 19 rue Albinet de l'épicerie-bar de José Vaz, des Trois Marches dans la même rue, dans la rue Henri-Murger du bal de Patilargo. Rue Albinet, Marius installait une estrade pour le radio-crochet. Les commerces abondent : boulangers, pâtisseries, bouchers, charcutiers, crémiers, vendeurs de légumes, épiciers aux produits de pays. Sans oublier la ferme rue Henri-Murger avec sept ou huit vaches élevées par un Valdôtain <sup>5</sup>, et les jardins ouvriers à l'emplacement de l'actuelle cité Roser.

<sup>3</sup> <http://www.francoisasensi.com/parcours/>

<sup>4</sup> Terrehistoires « Visage(s) de quartier, histoire(s) de vies » - Éditions Altamira

<sup>5</sup> Du Val d'Aoste

Après l'école d'ajustage, André se forme dans l'aviation et fait son service militaire en 1947-1948 à Oran. Il est embauché chez Cazeneuve, un fabricant renommé de tours pour l'usinage à Saint-Denis. En 1958, changement de cap, il devient artisan taxi à Paris, travaillant 6 jours, la nuit, avec un seul jour de repos le lundi. Il conduit les arrivants portugais au bidonville « La Campa » de la Courneuve, où il fait entrer son taxi sur les chemins de terre pour décharger les bagages au mépris de la gadoue.

Sur ce terreau républicain et résistant, et grâce aux grandes avancées sociales de l'après-guerre, le PCF est très actif. Les militants font du porte à porte pour recueillir des aides financières pour les grévistes. La municipalité met en place des aides sociales et au logement. Le mouvement associatif est fortement encouragé pour organiser fêtes, courses de vélo, de sac, loteries, spectacles vivants, musique, compétitions sportives. Les enfants des autres quartiers traversent le canal pour venir au 14 juillet du Parti communiste, rue Albinet, fête qui dure 48 heures et à laquelle tous contribuent, pour l'organisation, les lots et autres récompenses.



A la fin des années 60, André, son épouse Suzanne et leur fils Michel s'engagent politiquement. Suzanne sera quatre fois conseillère municipale. Avec André Ducouret, d'Aubervilliers, Dédé Bonetto anime le syndicat CGT des Taxis parisiens. En octobre 1991, il est à l'honneur dans le Journal d'Aubervilliers pour avoir organisé le repas d'une fête du quartier du Landy qui a duré 8 heures. Jack Ralite lui consacre un édit.

*André, Suzanne et leurs fils Michel et Paul devant le 12 rue Émile-Augier (1955)*

Le quartier change au début des années 90 avec l'arrivée de nouvelles migrations et le développement de la Plaine Saint-Denis, devenue quartier d'affaires. Le nouveau projet urbain a dissipé les possibilités de contacts. Les rues sont propres mais désertes, les commerces absents. Le café « Chez Marius » muré, attend sa démolition. La baraque en bois est toujours au 10 passage de la Justice, mais en mauvais état. La maison Bonetto va être rachetée par un jeune architecte. La Société du Grand Paris a bien créé un « mail de la Petite Espagne » : au pied de son imposante façade, le nom reste ; mais ce qui le personnalisait a disparu.

*Ces entretiens avec André Bonetto ont été recueillis en 2018-2019 au 12 rue Émile-Augier. Ce texte a été enrichi par son fils Michel Bonetto avec le concours de Michèle Rampon-Molle.*

# LE COMMISSAIRE FAVARD

## Un homme honnête à Aubervilliers dans la tourmente de la guerre

*Par Bernard et Daniel Orantin*



*Pendant nos recherches sur l'histoire de notre famille qui habitait 23 rue Solférino, nous nous sommes intéressés à ce que notre père nous avait dit : ses parents, son frère et sa sœur ont été prévenus par un policier la veille de la rafle du Vél d'Hiv qui a débuté le matin du 16 juillet 1942. Qui était donc ce policier ?*

**E**n France, l'attitude des policiers pendant l'occupation n'a pas été uniforme et a évolué dans le temps. À Aubervilliers, la répression contre les communistes, féroce, a été menée au début de l'occupation par le commissaire Betchen. Mais d'autres policiers ont lutté pour libérer la France du joug nazi tels Maurice Bernard, mort à 23 ans et Fernand Mazoyer, tué à 27 ans dans les combats de la Libération.

Notre père, Adolphe Orensztejn <sup>1</sup>, prisonnier de guerre en Allemagne entre 1940 et 1944, a échappé au funeste sort de sa famille déportée à Auschwitz en novembre 1942. À son retour en France, il avait appris qu'un policier était venu les prévenir de la rafle qui aurait lieu le lendemain ; il fallait absolument se cacher pour y échapper. Ils se sont cachés et n'ont pas été arrêtés ce jour-là. Ils le seront plusieurs mois après, en grande banlieue.

Un cousin germain de notre père, Charles Maerfeld, bébé à l'époque, rapporte ce que ses parents lui ont raconté plus tard : ils habitaient tout près de la rue Solférino, au 22 rue des Postes et ont aussi été prévenus par un policier. Ils se sont cachés chez des voisins, les Farhi, et ont échappé à la rafle.

Il y avait, à Aubervilliers, de nombreuses familles juives. Dans un livre, Antoinette Wiewiorka <sup>2</sup> écrit : « *La famille d'Annette Kalinsky <sup>3</sup> a été prévenue de la rafle, comme beaucoup de familles juives d'Aubervilliers. Le père demande à la concierge de les cacher. A 10 heures du soir, les parents, les deux enfants s'installent dans le deux-pièces cuisine de la loge...* ».

---

<sup>1</sup> Moszeck Aron Orensztejn, pour l'état civil, était né en Pologne en 1920. Arrivés en France, ses parents l'appellent Adolphe et son nom sera francisé en Orantin lorsqu'il obtiendra la nationalité française en 1947

<sup>2</sup> Ils étaient juifs, résistants, communistes - Editions Perrin - page 187

<sup>3</sup> La famille Kalinsky habitait 27 boulevard Anatole France

Dans une interview vidéo réalisée dans les années 2000, Hélène Grynsztein-Villeroy, âgée de 16 ans à l'époque et qui habitait avec sa famille au 7 rue Solférino, se souvient avec précision du jour qui a précédé la rafle du Vél d'Hiv : « *Le 15 juillet 42, je me souviens, on était toute une bande d'enfants, sur la place du Marché à Aubervilliers (rue Ernest-Prévost NDLR), il y avait beaucoup d'espace, on faisait tous du patin à roulettes, et puis d'un seul coup, j'ai une amie Renée<sup>4</sup> (...) qui est venue vers nous en nous disant : rentrez vite à la maison, il va y avoir une rafle, il faut rentrer tous.* » Et elle ajoute : « *On avait su qu'il y aurait une rafle, car on habitait une rue où il y avait un commissariat de police. Et il y avait un ancien commissaire de police qui était juif qui a pu alerter tout le monde.* »

Il y avait effectivement, à l'époque, un poste de police rue Solférino. Et nos recherches sur « *l'ancien commissaire de police qui était juif qui a pu alerter tout le monde* » cité par Hélène Villeroy-Grynsztein nous ont conduits sur la piste du commissaire Favard.

Lucien Favard est cité dans le livre *Policiers rebelles, une résistance oubliée : la police parisienne*. Son auteur, Luc Rudolph, écrit : « *Membre du Front national de la police<sup>5</sup>, le commissaire Lucien Paul Favard, en poste à Aubervilliers, travaille avec le maire Charles Tillon<sup>6</sup> auquel il fournit des faux documents et avec lequel il camoufle des réfractaires (...) Il centralise armes et tracts.* »

Nous nous sommes donc plongés dans l'histoire du commissaire Favard pour y voir plus clair.

Lucien Favard est né en 1903. Fils d'un couple de commerçants modestes qui tiennent une épicerie à Paris et peuvent difficilement s'occuper de lui, il est élevé en Seine-et-Marne, à Saint-Mammès, par un curé de campagne qui lui donne une éducation catholique. Il décroche son bac scientifique et entre dans la police. Reçu au concours de commissaire, il prend ses fonctions à Aubervilliers le 9 septembre 1936.

Sa carrière à Aubervilliers dure un an puisque le 24 septembre 1937, il est muté au commissariat du Pont de Flandre. Mais jusqu'à la fin de sa carrière en octobre 1946, il habitera à Aubervilliers.

En 1937 il figure sur la liste électorale, domicilié au 20 rue du Midi<sup>7</sup>, siège du commissariat.

Au recensement de 1946, on le retrouve au 156 avenue Victor-Hugo où il habite sans doute depuis sa nomination à Aubervilliers avec sa nombreuse famille<sup>8</sup> dans une maison, bâtie sur un terrain qu'occuperont ensuite les Sœurs de la Sainte-Famille de Saint-Denis et qui est aujourd'hui démolie.

Lucien Favard quitte le commissariat d'Aubervilliers en 1937 dans le cadre d'une mutation disciplinaire faisant suite à une mise à pied de 5 jours pour abandon de poste l'après-midi du 16 septembre. Il avait, quelques jours plus tôt, arrêté l'auteur d'un infanticide.

(ci-contre : extrait de « *L'Homme libre* » du 9 septembre 1937)



<sup>4</sup> Il s'agit de Renée Obarzanek, également amie de notre père, que nous avons connue dans les années 60

<sup>5</sup> Le Front national Police était une organisation de résistance créée en 1941 par le Parti communiste

<sup>6</sup> Luc Rudolph fait référence au mandat de Maire exercé par Charles Tillon après la Libération. Lorsque Lucien Favard est commissaire d'Aubervilliers, Charles Tillon y est député

<sup>7</sup> Ancien nom de la Rue Bernard-et-Mazoyer

<sup>8</sup> Il aura sept enfants

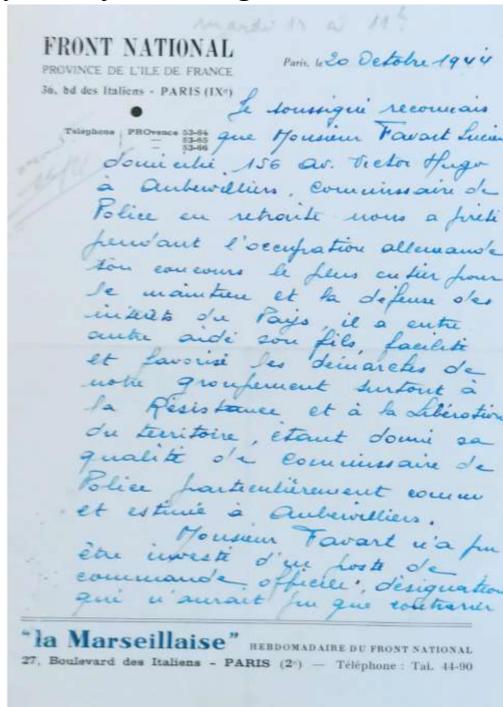
Après la Libération, le commissaire évoquera cette mutation disciplinaire : *Je ne crois pas*, écrit-il à Charles Tillon<sup>9</sup>, *que vous ayez gardé un mauvais souvenir de nos rapports qui n'ont duré qu'un an grâce à notre ami (?) Laval qui jugea bon de me remercier pour manque de « compréhension et de souplesse politique »*. L'usage des guillemets laisse penser que ces mots ont bien été écrits ou prononcés par Pierre Laval en 1937.

Il est ensuite commissaire dans divers quartiers de Paris. Jusqu'au 16 juillet 1942 où un arrêté le suspend de ses fonctions alors qu'il est en poste au commissariat dans le 17<sup>ème</sup> arrondissement. Le 10 septembre 1942, il est exclu de la police en vertu de la loi d'exception du 17 juillet 1940 qui autorise l'Etat à relever les fonctionnaires de leurs fonctions sans motif.

Cette sanction définitive a été déclenchée par son absence injustifiée de son poste le 14 juillet 1942. Il expliquera, pour sa défense, avoir « *été pris de coliques néphrétiques très aiguës* » alors qu'il n'était pas à son domicile et ne pouvait prévenir quiconque.

Incontestablement, la santé de Lucien Favard est fragile<sup>10</sup>. Sa vie conjugale est difficile : en 1940, il quitte le domicile familial pour un appartement situé à proximité, au 1 avenue de la République mais continue de prendre soin de sa grande famille.

S'ouvre alors pour Lucien Favard une période difficile. « *Je suis resté dix mois sans emploi avec six enfants* » expliquera-t-il après la guerre. Toutes les portes du travail lui sont fermées dont celles de la Mairie d'Aubervilliers « *Pagès (adjoint de Pierre Laval NDLR) me jugeant indigne de figurer parmi son personnel* ». Il écrit même à la Kommandantur : « *On m'avait dit qu'il fallait faire comme cela pour avoir un emploi (...) J'étais aux abois, je n'avais plus de ressources, je ne voulais pas emprunter (...) je n'ai pas eu de réponse à cette lettre* ». Il finit par entrer dans l'Organisation TODT<sup>11</sup> à la gare de Villeneuve-Saint-Georges. « *C'est un ami qui m'a présenté. Tout d'abord, j'ai été manoeuvre, ensuite je suis passé chef de chantier et j'en ai profité pour saboter à Villeneuve-Triage (...) J'étais désigné pour les expéditions de ferraille. Au lieu de faire aller les wagons où il fallait, je les dirigeais vers l'intérieur. Ces wagons n'arrivaient jamais sur la côte (...) J'ai fait embaucher un grand nombre de jeunes pour leur éviter de partir en Allemagne.* »



À Aubervilliers, en tant qu'ancien commissaire de police, Lucien Favard a rang de notable. Avec d'autres notables locaux, il participe à des actions de protection et d'entraide notamment en établissant de faux certificats de baptême comme pour la famille de sa belle-mère qui a refait sa vie avec un juif : avec ces faux certificats, cette famille sera sauvée. Le receveur des Postes prend part à ces actions : juif et communiste, il s'appelle Joseph Lévy. Roger Hanin est son fils. À la fin des années 90, dans une interview radiophonique consacrée à son film *Soleil* qui raconte l'histoire de sa famille, Roger Hanin rendra hommage au commissaire Favard. Il citera également le nom de Jean Hélaïne avec qui ils ont œuvré pour sauver bon nombre de personnes. Jean Hélaïne qui travaille à la Mairie d'Aubervilliers est, à la Libération, secrétaire régional Ile-de-France Nord du Front National.

<sup>9</sup> Charles Tillon est alors Ministre de l'Air après avoir été commandant en chef des FTP

<sup>10</sup> Les certificats médicaux figurant à son dossier en attestent

<sup>11</sup> L'Organisation Todt était un groupe de génie civil et militaire du Troisième Reich chargé de la réalisation d'un grand nombre de projets de construction, dans les domaines civil et militaire, tant en Allemagne que dans les pays d'Europe sous domination nazie. En France, elle a notamment réalisé les opérations de génie du mur de l'Atlantique. Elle a employé un nombre considérable de travailleurs étrangers, essentiellement par le travail forcé.

Notre ami Guy Moreau, ancien secrétaire général de la Mairie, a connu Jean Helaine, cadre des services sociaux dans les années 50.

Jacques, fils aîné de Lucien Favard, appartient à un réseau de jeunes résistants communistes avec Jean Aguesseau, Di Mascio et d'autres. Il est arrêté à l'âge de 18 ans alors qu'il tente de rejoindre Londres par l'Espagne. Déporté le 28 avril 1943 à Sachsenhausen-Oranienburg, il revient très marqué à la Libération et décèdera à 42 ans. Son frère cadet, Guy, entre dans la Résistance en 1942, il a 14 ans, comme l'atteste en 1947 Henri Manigart, dit « Papa », responsable à Aubervilliers du réseau « Ceux de la Résistance ». Guy est recensé sur la liste des FFI par le Service historique de la Défense.

Le 14 septembre 1944, quelques jours après la libération de Paris, Lucien Favard demande sa réintégration dans la police qu'il obtient grâce au soutien de Charles Tillon.

Mais, il n'est pas au bout de ses peines. Au début de l'année 1945, quelques policiers lui reprochent la demande de travail adressée à la Kommandantur en 1942 et le commissaire Favard est traduit devant la commission d'épuration de la Police où réapparaissent les griefs qui lui avaient valu son éviction en 1942. Mais la commission d'épuration qui dispose de témoignages solides classe son dossier sans suite.

Sans doute très affecté et poursuivi par ses ennuis de santé, il demande et obtient sa mise à la retraite le 1<sup>er</sup> octobre 1946.

Les dissensions conjugales ne se sont pas apaisées et ont conduit au divorce. Malade et dépressif, Lucien Favard meurt dans le dénuement en 1958 à l'âge de 55 ans.

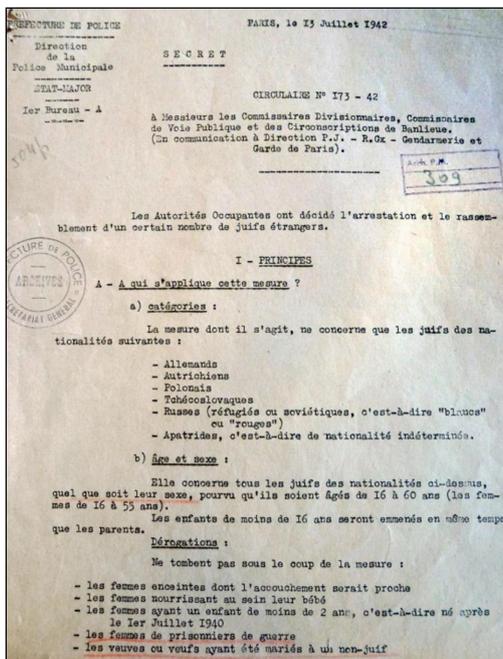
Il faut maintenant répondre à notre question de départ : Lucien Favard est-il « *l'ancien commissaire de police qui était juif qui a pu alerter tout le monde* » cité par Hélène Villeroy-Grynsztein ?

Juif, Lucien Favard ne l'était pas. Mais aucun des commissaires d'Aubervilliers avant-guerre n'était juif. Et on peut comprendre le raisonnement qui conduit Hélène Grynsztein et son amie Renée à penser que l'ancien commissaire était juif : dès 1940, le statut des juifs leur interdisait l'exercice de toute fonction publique avant de les exclure progressivement de la vie économique. Elles ont pu penser : révoqué = juif.

Ancien commissaire de police d'Aubervilliers, Lucien Favard l'était. De plus, en 1942, cet ancien commissaire habitait toujours Aubervilliers, contrairement à ses prédécesseurs.

Il est donc plus que probable que Lucien Favard soit bien l'ancien commissaire d'Aubervilliers « *qui a pu alerter tout le monde* ».

Pour alerter, il fallait que Lucien Favard soit au courant de l'imminence de la rafle. Sur ce point, on peut émettre deux hypothèses.



Le 13 juillet 1942, le directeur de la police municipale <sup>12</sup> adresse aux commissaires de Paris et de banlieue une circulaire secrète qui détaille les consignes d'organisation de la rafle qui aura lieu les 16 et 17 juillet. Commissaire du quartier des Épinettes, Lucien Favard a peut-être reçu cette circulaire le jour même. Dans cette hypothèse, il aurait inventé une crise de colique néphrétique pour expliquer son absence injustifiée du lendemain et échapper deux jours plus tard à l'obligation de mettre en œuvre la rafle. Et connaissant bien Aubervilliers et le quartier des Quatre-Chemins qui était doté d'un poste de police, il aurait, directement ou indirectement, fait passer l'information parmi les familles juives <sup>13</sup> afin qu'elles se cachent.

Mais il est également possible, c'est la seconde hypothèse, que la circulaire secrète ne soit parvenue dans les commissariats que le 14 juillet 1942.

Dans ce cas, Lucien Favard n'en a pas connaissance puisqu'il est absent du commissariat ce jour-là pour une crise de colique néphrétique bien réelle. Or, les historiens s'accordent sur le fait que dans les jours précédant la rafle, de nombreuses fuites ont eu lieu quant à son imminence <sup>14</sup>. Lucien Favard était bien placé pour en avoir connaissance et faire passer l'information aux familles juives.

Reste à comprendre pourquoi, à aucun moment, Lucien Favard n'a fait état de son intervention pour alerter les juifs d'Aubervilliers. Auprès de la hiérarchie policière, c'était évidemment impossible en 1942 mais, même après la Libération, on comprend aisément qu'un commissaire de police ne puisse pas revendiquer d'avoir menti à ses supérieurs, même pour la bonne cause. Et auprès de ses proches ? Le témoignage de sa petite fille dépeint un homme taiseux, taciturne, dépressif qui parlait peu mais disait : « Tout ce que j'ai fait m'a toujours semblé juste ».

Le commissaire Lucien Favard était sans aucun doute un Juste, cabossé par la vie et l'histoire, à qui il nous a paru indispensable de rendre justice.

***Remerciements à Sandrine Favard, petite-fille de Lucien Favard, aux Archives de la Préfecture de police, à la Fondation de la mémoire de la déportation, aux sites Gallica et Retronews.***

BO - DO

<sup>12</sup> Cette circulaire signée du commissaire Hennequin a été rédigée par l'un de ses collaborateurs, le commissaire Detrey : coïncidence, le commissaire Detrey est celui-là même qui avait précédé le commissaire Favard à Aubervilliers quelques années plus tôt

<sup>13</sup> La circulaire du 13 juillet annonçait une liste de 67 juifs à arrêter à Aubervilliers

<sup>14</sup> À Aubervilliers, le petit-fils de la libraire du 8 rue Solférino, Mme Rafflé, nous a rapporté ce témoignage : « *Ma mère m'a raconté une histoire. Comme ma grand-mère vendait des journaux, elle était obligée de fournir aussi de la presse allemande, elle avait un client, un soldat, (donc j'imagine un soldat allemand de la Wehrmacht probablement, je ne pense pas que c'était un nazi) qui un jour est arrivé chez ma grand-mère à la boutique et qui lui aurait dit : si vous connaissez des juifs dans le quartier dites-leur de partir. Ou de se cacher, je ne sais pas exactement la formule, mais en tout cas, il a prévenu par l'intermédiaire de ma grand-mère qu'il y aurait... et donc je pense que c'est par rapport à la rafle du Vél d'Hiv.* »





SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE ET DE LA VIE À AUBERVILLIERS  
70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers  
Téléphone : 01 49 37 15 43  
Courriel : [histoire.aubervilliers@yahoo.fr](mailto:histoire.aubervilliers@yahoo.fr)